

JOANNA PIETRZAK-THÉBAULT

Université Cardinal Stefan Wyszyński

Les perles de la Baltique

Pro captu lectoris habent sua fata libelli.

1. Les pêcheurs du port, les pêcheurs des lectures

D'habitude on ne pêche pas de perles dans les mers froides. Pourtant, dans le port de Gdańsk tout proche, où l'histoire aime bien donner rendez-vous à de grands événements, un jour d'août 1591, de vraies perles ont été retrouvées. Les événements à raconter sont comme sortis tout droit d'un roman – non lu parce qu'il n'a pas (encore ?) été écrit : un bateau à voiles venant de Londres coule à l'entrée du port. Sur le pont il y a des caisses de livres, une collection : fruit d'une vie entière. Son propriétaire, Jean Bernard Bonifacio, héritier d'un marquisat d'Oria au sud d'Italie, ayant, depuis bientôt 40 ans, passé son temps à voyager à travers l'Europe (Venise, Bâle, Vienne, Lyon, Paris, Londres, Nürenberg, Cracovie...) effectuait son dernier voyage dont la destination pouvait être le Grand Duché de Lituanie. Le sort en a décidé autrement¹. Âgé et presque aveugle, il décida de léguer la pêche miraculeuse à la ville, en récompense d'un logement et d'une rente à vie.

Les coffres plongés dans le fond marin renfermeraient en effet, selon le compte effectué juste avant le voyage, 1190 livres. Ils ne seraient que 1040 d'après le premier catalogue accompli en 1596². Un vrai trésor pour la ville. Grâce au fonds humaniste sorti des flots, Bibliotheca Senatus Gedanensis était née. Les livres allaient d'abord enrichir la bibliothèque du Collège, dans l'ancien couvent franciscain. Ses

¹ Z. Nowak, *Kultura, nauka i sztuka w Gdańsku*, [dans :] *Historia Gdańska, vol. II: 1454–1655*, réd. E. Cieślak, Gdańsk, Wyd. Morskie, 1982, p. 704 ; I. Fabiani-Madeyska, Jan Bernard Bonifacio markiz d'Orii, fundator Biblioteki Gdańskiej (1596), Gdańsk, Marpress, 1995, p. 48–49.

² M. Welti, *Die Bibliothek der Giovanni Bernardino Bonifacio, Marchese d'Oria 1517–1597. Der Grundstock der Bibliothek Danzig der Polnischen Akademie der Wissenschaften*, Bern–Frankfurt–New York, Peter Lang, 1985. Cf. aussi I. Fabiani-Madeyska, op. cit., p. 50 et 58–61.

bibliothécaires (le premier était Daniel Asaricus) allaient bien mériter leurs salaires plutôt élevés (de 800 florins annuels) et de nouveaux donateurs affluaient. De la gloire de la bibliothèque témoignait Charles Ogier, venu à Gdańsk tout droit de Paris en 1636, dans la suite de l'ambassadeur de France³.

Y-a-t-il un meilleur moyen de faire honneur à tous : donateurs, bibliothécaires, professeurs, et hôtes étrangers que de pénétrer, ne serait-ce que dans notre imagination, dans cette salle verte (couleur considérée propice à la lecture) de la bibliothèque, ouverte aux élèves de l'école, et regarder, feuilleter, lire, se laisser interroger par les livres qu'elle contient⁴ ?

Les livres protégés ou cachés, inexistant dans la conscience du lecteur, de l'étudiant, bien souvent même de l'universitaire moderne. Les livres qui se laissent difficilement lire : pour certains, toujours plus nombreux, le latin est un obstacle incontournable, d'autres ne connaissent pas les règles des abréviations ou de l'orthographe d'antan et déplorent de ne pas savoir déchiffrer les types anciens, d'autres encore manquent de patience ou la crainte d'une myco-allergie les décourage...

C'est la fréquentation assidue de fonds anciens qui m'amène aujourd'hui à me, à nous, poser une question : et si nous sortions ces livres au grand jour, si nous leur permettions de se montrer sur la place publique, si nous les entraînions en conversation avec les livres modernes, ceux que nous lisons, et avec les idées dans l'air, que nous appelons si volontiers modernes ? N'est-ce pas une possibilité de poser un regard différent sur notre modernité livresque et culturelle, de la filtrer à travers les livres sortis de l'ombre de vieux coffres qui sont devenus aujourd'hui des rayons climatisés et scellés chaque soir des bibliothèques sophistiquées ? Les livres anciens pourront alors se regarder dans nos livres, comme dans des miroirs et, grâce à des regards croisés, ceux qui étaient connus, lus et largement diffusés autrefois, acquièrent une nouvelle vie.

2. Le prince des éditeurs et les voyages éternels

Les bibliothécaires et les historiens de l'édition guettent toujours les éditions d'Alde Manuce. Ce qui est une œuvre de Léonard de Vinci pour un musée, l'édition de Manuce l'est pour une bibliothèque. Ces éditions témoignent d'un constant souci de correction textuelle et de recherche esthétique. Peu importe s'il s'agit d'une édition innovante de Pétrarque en petit format, sans commentaires et avec de larges marges invitant les lecteurs à y poser leurs notes, de *Hypnerotomachia Poliphili* – une quête d'amour dans un songe, œuvre toute tissée de mystères : du texte dans une

³ Z. Nowak, op. cit., p. 352–355, 691–699 et 706, et *Gdańsk, jego dzieje i kultura*, réd. T. Bieniecki, Warszawa, Arkady, 1969 (article de M. Pelczar), p. 517–518, 520 sq.

⁴ F. Patrizi, *Discorsi sopra alle cose appartenenti a una città libera e famiglia nobile*, in casa di figliuoli di Aldo, Venezia 1545, f. 249 r-v. Cf. aussi M. Pelczar op. cit., p. 518–519.

langue hybride, d'auteur inconnu et du destinataire incertain, ou d'un texte grec en version originale, courageusement mis à la disposition d'un enseignant universitaire quelconque à un prix défiant toute concurrence – Manuce reste toujours d'avant-garde⁵. Et que dire de cette édition d'Hérodote, du 1502 (Cc.8160 4 (1)), d'un élégant volume in folio, de 140 feuilles ? Une couverture en cuir et le format imposant, laissent entrevoir un lecteur plutôt bien portant, prêt à payer une somme considérable pour un livre proche encore du « statut symbole ».

Un nom d'un Grec d'il y a sept mille ans, qui nous devient soudainement proche grâce à ce reporter, capable de si bien décrire notre monde moderne, en sachant extraire d'un travail hâtif et circonstancié les observations profondes et les analyses justes. Ryszard Kapuściński, dont les œuvres sont traduites en plus de vingt langues, voyageait lui, avec Hérodote. Et même s'il a tort lorsqu'il dit que l'auteur grec, contemporain de Sophocle et Eurypide, fut oublié pendant 2000 ans (Kapuściński ne connaissait pas les éditions de Manuce !), il a raison de rappeler que nous sommes toujours capables de retrouver en Hérodote un être proche – curieux du monde, interrogeant ceux qu'il rencontre sur son chemin – comme le font les reporters de nos jours⁶.

Et lorsqu'il pose la question sur les sources de cette curiosité, il évoque l'image d'un enfant jouant sur une plage. L'enfant voit les bateaux qui apparaissent à l'horizon et se demande d'où ils peuvent venir et si le monde au-delà de cette ligne d'un bleu, foncé mais quelque peu flou, continue. Cette plage est peut-être celle de la Baltique, à quelques pas d'ici, et un bateau transporte les coffres du Marquis d'Oria. Notre histoire des livres, qui n'ont finalement pas besoin d'être tous lus, peut ainsi recommencer...

3. Les eaux qui n'abîment pas ou l'éloge de l'imprimé

Les eaux de la mer n'ont pas réussi à détruire les cartes imprimées. Cependant, elles portent toujours les traces de leur aventure – une auréole salée dans les coins ou sur les couvertures. Lorsque celui qui s'est vu attribuer il y a trois ans le Prix Nobel, décrit les dangers qui guettent les cartes, il parle de l'humidité, des taches, du feu, de

⁵ *Le cose volgari di messer Francesco Petrarca*, in-8, 1501 ; *Hypnerotomachia Poliphili*, in-f, 1499. L'exemplaire de la Congress Library est accessible sur la page internet Rare Books Room. Les tragédies d'Eurypide, in-8, 1503. Pour l'œuvre d'Alde Manuce la bibliographie abonde. Voir p. ex. C. Dionisotti, *Aldo Manuzio, umanista e editore*, Milano, Il Polifilo, 1995. En Pologne il y a seulement deux autres exemplaires de l'édition.

⁶ R. Kapuściński, *Podróże z Herodotem*, Kraków, Znak, 2004, p. 244–245, 248, 252. *Mes voyages avec Hérodote*, trad. V. Patte, Paris, Pocket, 2008. Cf. l'interview avec J. Pietrzak-Thébault [dans :] *Głos Katolicki – La Voix Catholique*, Paris, 08.01.2006.

la mauvaise colle et des ciseaux dans la main du censeur. Orhan Pamuk ne parle pas de l'eau de la mer⁷.

Anton Francesco Doni, lui, considère que les cartes, imprimées et assemblées, sont capables d'assurer une vraie longévité aux pensées, aux idées, aux vers. « Fils de l'époque de l'imprimerie », et son admirateur incontestable, raconte avec plaisir la légende de sa création, l'art venu d'un jeu d'enfant (cette fois-ci, l'enfant ne joue pas sur une plage mais au bord d'un ruisseau)⁸. Nous l'avons compris : d'Oria partage son admiration, et mérite même une dédicace, contenue dans l'édition qu'il possède⁹.

C'est la deuxième édition, datée de 1562, d'un ouvrage sorti de l'imaginaire original de l'auteur, des traditions philosophiques du Moyen Âge, du néoplatonisme et de la vision de la *Comédie* de Dante. *I mondi e gli Inferni* (Dk 2395.8), un prétexte pour parler de sujets les plus divers et une volonté d'expliquer comment va le monde. Cet auteur florentin, éditeur de *l'Utopie* de Thomas More, ne crée-t-il pas sa propre Utopie, un monde qui a des règles claires et des repères stables¹⁰ ? Cette recherche est conduite sous une robe savante car une académie, vraie ou imaginaire, garantit autorité et fiabilité. Même si dans les *Enfers* de Doni les intellectuels, les artistes, les écrivains et les collaborateurs éditoriaux de toutes sortes, auront à subir des supplices des plus cruels. Ne vaut-t-il alors pas mieux fuir les livres, les papiers et l'encre ? Voici un de ces paradoxes que Doni aimait tant. Hors du temps, ou annonçant sur l'horizon les nuages du Manierisme...¹¹ ?

Comment alors classer cette figure d'Europe – une carte et un dessin en même temps, une belle femme couronnée, régnant pour le bien et l'harmonie de toutes les nations¹² ? Aujourd'hui la Bohème ne garde plus le sceptre de l'Empire, la France n'est pas le pays exemplaire de sincérité et de franchise, la Rome papale ne réunit plus, comme l'artère du bras droit, tout ce qui est sur le continent de plus noble et de plus pêcheur, et la Pologne depuis fort longtemps n'est plus le pays le plus étendu du continent. Mais dans notre construction politique d'aujourd'hui, il est certain que nous voudrions savoir dessiner une dame aussi belle que l'imaginait Doni.

⁷ O. Pamuk, *Nazywam się czerwień*, trad. D. Chmielowska, Kraków, WL, 1998, p. 248–249. *Mon nom est Rouge*, trad. G. Authier, Paris, Gallimard, 2001.

⁸ A. F. Doni, *I mondi e gli inferni*, a cura di P. Pellizzari, Torino, Einaudi Editore, 1994, p. 53–55, et aussi l'introduction de M. Guglielminetti p. XVI et XLII.

⁹ La *princeps* est parue en 1552–1553 chez Marcolini. Suivront six autres, jusqu'en 1606. Les éditions en français sont quatre, parues entre 1578 et 1634 et la traduction est de Gabriel Chappuys. A. F. Doni, op. cit., p. XLIX–LXIII et C. Ricottini Marsilli Libelli, *Anton Francesco Doni scrittore e stampatore. Bibliografia delle opere e della critica e annali tipografici*, Firenze, Sansoni Antiquariato, 1960, p. 253.

¹⁰ Cf. J. Pietrzak-Thébault, « La libreria Antoniego Francesca Doni – pułapka na czytelnika », [dans :] *W siódlach zmysłów*, zebrała i wstępem opatrzyła E. M. Wierzbowska, Gdańsk, FRUG, 2009, p. 221–228.

¹¹ Cf. P. F. Grendler, *Critics of the Italian World (1530–1560)*, Madison & London, University of Wisconsin Press, 1969 ; A. Del Fante, « Note sui "Mondi" di Anton Francesco Doni », [dans :] *Annali dell'Istituto di Filosofia dell'Università di Firenze*, II, 1980, p. 111–149.

¹² A. F. Doni, op. cit., p. 49–56.

4. Sur la voie d'un best-seller : un marchand parfait à la poursuite d'un parfait lecteur

L'ouvrage de Doni fut publié par Gabriel Giolito de' Ferrari, le deuxième éditeur le plus célèbre de l'époque – après Manuce. Giolito est un entrepreneur « moderne », capable à lui seul de faire basculer le marché de la lecture de l'époque, d'éliminer le latin dans une production de plus de mille éditions, de bâtir une multinationale de Grenade à Lyon et de Milan à Naples, de se faire honorer par les plus grandes plumes de l'époque. C'est également sous les ailes du Phénix, oiseau légendaire, signe d'un perpétuel renouveau, marque éditoriale de l'officine, qu'a vu le jour une des éditions qui avait attiré notre attention (4167/81)¹³.

Le best-seller absolu du siècle, un succès éditorial et littéraire international, une œuvre qui a su concilier temps anciens et nouveaux – le *Roland Furieux* de l'Arioste, bien sûr ! Ou, il faudrait mieux dire *Les Rolands*. La bibliothèque du Marquis en compte, en effet, une demi-douzaine. Publiés entre 1546 et 1596, ils constituent à eux-mêmes une belle représentation de ce qu'étaient alors les éditions du poème. Et le siècle en a connu presque 200, vénitiens pour la plupart¹⁴.

Lire, ou même feuilleter ces différentes éditions signifie approcher différentes visions de l'œuvre : les façons de le commenter et de l'illustrer ne cessent de fasciner les spécialistes¹⁵. Au croisement des époques est apparu un chef d'œuvre unique : bouleversant et moderne, mais capable de puiser dans un passé chevaleresque, dont se nourrissaient, chacun à sa manière, les lecteurs des couches populaires d'un côté et ceux des milieux de la cour de l'autre. Le poème de l'Arioste les réconciliait tous, permettant à chacun de trouver un plaisir de lecture d'une œuvre nouvelle¹⁶. La typographie, quant à elle, a su employer tous les moyens dont elle disposait pour satisfaire des lecteurs très divers et l'échantillon du coffre de Bonifacio en est un excellent exemple.

Mais si de nos jours nous ne lisons pas le *Roland*, si nous ne connaissons plus les élans extraordinaires de l'imagination poétique de l'Arioste, ni les descriptions sublimes de la beauté des femmes, des chevaux et des cuirasses, si nous ne suivons pas les cheminements psychologiques, fascinants et vrais même à nos yeux habituées à la lecture de Freud et de tous les autres : n'est-ce pas le moment de dire « nostra

¹³ A. Nuovo, Ch. Coppens, *I Giolito e la stampa nell'Italia del XVI secolo*, Genève, Droz, 2005, p. 67–169.

¹⁴ Les comptages des éditions anciennes ne sont jamais définitives. Cf. Censimento Nazionale delle Cinquecentine, www.ICCU.Edit16. Les éditions du poème ont devancé toutes les éditions des auteurs vernaculaires, Pétrarque compris. Voir D. Javitch, *Ariosto classico. La canonizzazione dell'« Orlando Furioso »*, Milano, Bruno Mondadori, 1999, p. 16–17. Cf. aussi G. Agnelli, G. Ravegnani, *Annali delle edizioni Ariostee*, Bologna, Zanichelli, 1933, vol. 1.

¹⁵ J. Pietrzak-Thébault, « Miłość w czasach Soboru. Alegoryczne klucze lektury *Orlanda Szalonego*, [dans :] *Odrodzenie i Reformacja w Polsce*, t. LII, 2008, p. 143–144, 152–156, 169–184 ; A. Klimkiewicz, *Od błędu do utopii. Śladami « Orlanda Szalonego »*, Kraków, Wyd. Uniwersytetu Jagiellońskiego, 2009, p. 219–222.

¹⁶ D. Javitch, op. cit., p. 24, 292–300.

culpa » ? Saurons-nous reconnaître un vrai chef d'œuvre lorsqu'il paraîtra dans nos librairies ? Et ne pas lire *Le Roland Furieux* reste impardonnable pour un philologue : le savait Mikhaïl Gasparov, son traducteur en russe, lorsqu'il s'est estimé préparé au Jugement Dernier seulement lorsque ses péchés d'omission pourraient être compensés par le mérite d'avoir lu l'Arioste¹⁷.

5. Se rassasier de mets – ou de livres ?

Un modeste volume in-8, intitulé *Epulario*, (Vb.3531 8 (1)) publié à Venise en 1539 est, soulignons-le, presque le seul exemplaire de l'ouvrage dans les fonds polonais et un de rares dans les bibliothèques du monde. C'est un excellent exemple d'un volume destiné à des fins pratiques et quotidiens, appelé communément livre d'usage¹⁸. C'est, ou plutôt ce semble être, car à une lecture plus attentive il démontrera plusieurs secrets.

L'ouvrage de Giovanni Rosselli reproduit en partie les recettes du Maître Martino, le cuisinier du patriarche d'Aquilée, de la 2^e moitié du XV^e siècle, lui-même inspiré par ses prédécesseurs. La longueur des recettes surprend d'abord puis, plus encore, la « marque » d'un grand cuisinier – dans un livre de forme, nous l'avons dit, très modeste. En effet, il semble réunir deux types d'ouvrages : des traités à prétention doctrinale, sorte d'encyclopédies culinaires, et des *ricettari*, bien moins ambitieux¹⁹.

L'ordre des recettes suit un double critère – l'ingrédient de base ou le mode de préparation – selon le calendrier liturgique. Il existe donc des séries de recettes parallèles pour la préparation « grasse » ou « maigre », lorsque par exemple le saindoux est remplacé par l'huile d'olive. Pour la « touche finale », les recettes emploient volontiers les expressions *come piace al tuo padrone* ou *secondo il gusto del tuo padrone*, ce qui nous apprend que le même plat se pouvait manger sucré ou salé (*dolce o brusco*) et que nos critères des saveurs d'aujourd'hui deviennent inutiles !

Nous trouvons ici aussi bien des préparations sophistiquées, comme celle d'un seul poisson cuit de trois façons différentes ou d'un paon orné de ses plumes, ou très simples : un rôti de chevreuil à l'ail. Un chapitre consacré à l'art de dresser la table et

¹⁷ « Я НЕ ИМЕЛ НАМЕРЕНИЯ ПЕРЕВОДИТЬ АРИОСТО... ...Я ХОТЕЛ ЕГО ПРОСТО ПРОЧИТАТЬ » (Интервью с Михаилом Леоновичем Гаспаровым, Тарту, 20 марта 1990 г. [dans :] *Alma mater* : Студенческая газета, Тарту, 1990, № 2, *Ruthenia*, 15.04.2005.

¹⁸ *Epulario quale tratta del modo de cucinare ogni carne ucelli pesci de ogni sorte e fare sapori; torte; e pastelli al. Modo de tutte le Provincie*. Sont connues au moins sept éditions précédentes (la première est du 1516) et deux postérieures (la dernière du 1579) de l'ouvrage. L'autre exemplaire date de 60 ans plus tard (Venezia, La Spineda, 1598).

¹⁹ M. E. Milham, *Platina and Papal Politics*, [dans :] *Du Manuscrit à la table. Essais sur la cuisine du Moyen Age et répertoire des manuscrits médiévaux contenant des recettes culinaires*, dir. C. Lambert, Montréal-Paris, 1992, p. 8.

d'organiser les banquets est également présent²⁰. Nous y trouvons aussi des conseils pratiques pour débutants – et le véritable destinataire de ce livre reste toujours énigmatique. S'il suit les conseils d'un grand cuisinier, il doit vivre dans une cour, pourquoi donc est-il contraint à se servir d'un volume de petites dimensions, privé d'illustration, acheté à un petit prix? S'il est capable de cuisiner et de servir une cigogne en sauce verte, pourquoi a-t-il besoin d'un conseil pour bouillir le lait sans le brûler ?

L'intérêt véritable de cet ouvrage est peut-être ailleurs. N'est-il pas fait, comme de nos jours, pour ces lecteurs de livres de cuisine, signés par de grands cuisiniers ou restaurateurs ? Les livres qui font rêver, qui se laissent regarder, feuilleter, qui peuvent devenir un cadeau facile ou parfait – mais qui ne seront presque jamais suivis à la lettre, car leur lecteur passe rarement « à l'acte » de cuisiner...

Si le sujet vous plaît, plutôt que de plonger dans de savantes lectures, il vaut mieux vous tourner vers un petit livre délicieux et savoureux²¹. Il rappelle aussi ce que *l'Epulario* nous a démontré : combien il est difficile d'interpréter un livre de cuisine ancien. Les artistes du baroque et ceux qui jouent la musique baroque de notre temps, nous livrent leurs secrets de cuisine, trouvent dans la gastronomie, tout comme dans la musique, un témoignage d'une époque lointaine, saisissant et direct²². La recette d'une tourte d'herbes ou le commentaire du *Décameron* deviennent un prétexte pour expliquer aussi qu'il ne sera jamais possible de comprendre l'intensité, le goût, l'esthétique, l'engagement philosophique et moral d'une époque sans avoir goûté aux ses saveurs alimentaires. Autrement dit, il faut au moins lire les anciens livres de cuisine...

6. De la nature du monde - la voix d'une dame

Est-il aujourd'hui politiquement correct d'omettre un regard féminin ? Mais que dire alors de ce bibliothécaire de notre fonds, Samuel Shelwig, lorsqu'au XVII^e siècle il souhaite avoir dans ses rayons les livres écrits par les dames et vante le don de plusieurs volumes écrits par une bourgeoise de Gdańsk, Elisabeth Brandes²³ ? Ici Isabella Cortese nous fournit un bel exemple de cette écriture des femmes d'il y a 500 ans.

²⁰ Cf. A. J. Grieco, *From the cookbook to the table. A Florentine table & Italian recipes of the XIV & XV centuries*, [dans :] *ibidem*, p. 29–38.

²¹ Cf. *La table et ses dessous. Culture, alimentation et convivialité en Italie (XIV^e–XVI^e siècles)*, études réunies par A. Ch. Fiorato et A. Fontes Baratto, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999. Les 13 études du buffet et 5 appendices en dessert y sont offerts au choix des convives...

²² Ph. Beaussant, *Barokowa melokuchnia nie tuczy*, trad. K. Kamińska, Warszawa, Kla, 2008, p. 57–58. *Mangez baroque et restez mince*, Arles, Actes Sud, 1999.

²³ M. Pelczar, *op. cit.*, p. 519.

Apparemment il s'agit d'un livre très semblable au précédent : un *ricettario* typique de petit format et de piètre forme éditoriale²⁴. Si l'exemplaire du fonds de Gdańsk est loin d'être une pièce rare, comme dans le cas précédent, ceci n'obère pas vraiment la valeur de l'ouvrage²⁵. Son appréciation commence avec le mot même du titre – *I Secreti* (HSB Xk d 13a/1/). Le livre en contient en effet plus d'un ! À commencer par la personne de l'auteur dont nous ne savons rien, ce qui n'est pas habituel pour les auteurs féminins du siècle et qui a amené certains à y voir le pseudonyme, d'un auteur masculin, bien évidemment²⁶ ! Les éditions se succédaient pendant plus de 100 ans, les traductions en allemand et en français paraissaient également et des traces de l'intérêt à son égard retrouvées jusqu'à la deuxième moitié du XVII^e siècle, sont indices de la popularité dont l'ouvrage jouissait.

Est-ce donc un simple livret de cosmétologie, de pharmacie domestique et de l'art de tenir la maison propre ? Les recettes les plus banales côtoient ici des préparations bien plus compliquées et nécessitant un savoir hors du commun – déjà l'*Epulario* nous a habitué à une telle hétérogénéité. Il y a cependant ici un principe qui ordonne le tout – c'est le discours alchimique.

Ambitieuse de retrouver, de reconstruire l'ordre du monde, soucieuse de déterminer les proportions de l'esprit « contenu » dans chaque matière et dans chaque élément, l'alchimie ne cherche pas l'élixir de jeunesse ou la transmutation des métaux en or dans des buts pratiques et vénals. Elle le fait pour capter et reproduire l'ordre du monde créé à l'échelle du microcosme. Recréer le monde signifie recréer aussi sa beauté, et les recettes des crèmes, savons, eaux parfumées sont parfaitement à leur place ! Les spécialistes nous disent que les recettes présentées par Madame Cortese suivent les règles et démontrent des savoirs non seulement théoriques mais aussi pratiques – Isabella devait sûrement faire des expérimentations. Une femme de science qui discute avec les philosophes comme Lulle et Villanova et non une sorcière, ce que pouvait penser quelqu'un qui ignore les principes de l'alchimie.

Un livre à lire ou à laisser ? Des recettes à reconstruire ou un livre à ranger parmi les curiosités des époques anciennes ? À oublier, au risque de ne pas vouloir comprendre une facette de cette époque ? À oublier, au risque de vouloir encore une fois voir notre époque d'un œil injuste ? Une réflexion, peut-être quelque peu rebelle aux temps qui courent sur les rives de la Baltique arrive : nous jugeons habituellement comme extrêmement dangereuses les recherches des ingénieurs en

²⁴ Z. Bela, *Aleksego Pedemontana tajemnice : monografia*, Kraków, Medycyna Praktyczna, 1999, vol. 2, p. 233–240. Cf. aussi J. Pietrzak-Thébault, *Isabella Cortese – czyli alchemia kobiecej urody*, [dans :] *Colloquia Litteraria*, 2009 (en cours d'impression).

²⁵ Les fonds polonais possèdent 6 exemplaires de différentes éditions de l'ouvrage (en Italie il y en a 58 !). Voir E. Bartochowska, « Księga czarownicy czyli kilka uwag o *I Secreti de la Signora Isabella Cortese...* », [dans :] *Roczniki Biblioteczne*, t. LI, 2007, p. 127–143. Cf. aussi A. Hahn, P. Dumaitre, *Histoire de la médecine et du livre médical*, Paris, Olivier Perrin, 1962, p. 92, 98.

²⁶ J. Ferguson, *Bibliotheca Chemica*, Glasgow, 1906 ; M. Marra, *Introduzione ai « Secreti » di Isabella Cortese*, www.levity.com/alchemy/isabella.html.

biologie et en génétique. Et plus encore – nous y voyons la présomption incommensurable et un orgueil sans retenue de l'homme moderne qui veut pénétrer les mystères de la création et s'estime capable de le faire. Après avoir lu les recettes de Mme Isabelle, ne pouvons-nous pas y voir plutôt l'expression d'une volonté, d'une ambition, d'un besoin toujours présents, faisant partie de notre nature d'hommes curieux ? Celle de vouloir comprendre le monde, de pénétrer la création, d'améliorer notre existence, de se rapprocher du Créateur, quelle que soit notre croyance ? Il ne s'agit bien sûr pas de perdre tout contrôle des recherches génétiques mais de leur redonner des proportions exactes. Il n'y a pas de « diabolique » dans les laboratoires des ingénieurs en biologie, comme il n'y a pas de sorcellerie dans les conseils de teinter les cheveux et de désamorcer les poisons chez Isabella Cortese ! Nous pouvons peut-être – grâce aux livres anciens que nous ne lisons même pas – affronter avec un peu plus de sérénité les progrès des sciences que nous ne comprenons pas !

7. Lire – ou ne pas lire ?

Nous voici amenés, de manière plutôt inattendue, vers les questions les plus épineuses de nos temps. Est-il alors possible de savoir si lire les livres anciens est une perte de temps ou vaut-il mieux continuer dans notre ignorance et présomption moderne – post-moderne, celle qui a fait perdre aux nouveaux livres la mémoire de leurs ancêtres ?

En 1592, quand les livres du Marquis asséchaient les traces de leur mésaventure, naissait un homme, tout aussi épris des imprimés. En 1650 il publia ce mots :

La présence des livres ne sert pas à grand-chose, tellement ils ont été enfermés avec soin dans la bibliothèque de l'école. Très peu nombreux sont ceux qui peuvent les atteindre et apprendre de ces trésors, sans parler même de les bien connaître.

Et encore:

Voici que je vous ai montré des trésors de savoir cachés dans les friches des bibliothèques. N'entendez-vous pas le conseil du Christ contenu dans la parabole de l'homme qui a trouvé un trésor ? Il est dit qu'il était parti en cachant sa joie, avait vendu tout ce qu'il possédait et avait acheté ce champ (Mt 13,44). Allez donc vous aussi, mes bien-aimés, vendez ce que vous avez et achetez-vous des champs – de bons livres où se posent en secret des trésors de sagesse²⁷.

Jean Amos Komensky rappelle la parabole de l'homme qui avait choisi d'acheter son champ. Bonifacio d'Oria l'avait fait. Il n'a pas regretté d'avoir perdu la fortune, d'avoir laissé les eaux bleues de la Méditerranée pour les rives grises de la Baltique. Il regretta cependant une seule chose – celle de ne pas s'être marié... . Et la

²⁷ J. A. Komensky, *De primario colendi instrumento, soletur versando libris, oratio* (1650). Citation d'après *Pisma wybrane*, dir. B. Suchodolski, Wrocław, Ossolineum, 1964, p. 223, 230.

passion des livres ne l'a pas privé d'une certaine fantaisie : il n'hésita pas à entreprendre un voyage, le seul qui n'a pas servi à chercher les livres, dangereux et quelque peu scandaleux, de Cracovie jusqu'à Constantinople – pour s'acheter une jeune esclave !

Les eaux de la Baltique ne s'avèraient pourtant pas toujours favorables aux hommes de livres. Lorsque Komensky, alors directeur du collège protestant à Leszno se voit invité dans le Nouveau Monde pour diriger le collège à Cambridge, il renonça à poursuivre son voyage maritime après la première étape qui l'a mené de Gdańsk à Londres. L'histoire de l'école, devenue depuis la célèbre Université de Harvard dans le Massachussets, devait, à cause de la mer, se faire sans Komensky...²⁸

²⁸ Cz. Miłosz, *The History of Polish Literature*, Los Angeles, London, University of California Press, 1983, p. 115.